

Tentative d'ascension directe à la réduction "carnets de voyage" Pierre Vermersch

Mardi 27 Novembre 1995, le temps est gris, le vent souffle par rafale, bien au chaud sous mon poncho fabriqué dans un plaid de laine, je décide de tenter l'aventure. Je vais m'engager dans cette voie directe, en solitaire, avec un matériel réduit au minimum, abandonnant au camp de base tout ce qui me paraissait jusqu'alors indispensable et qui pesait si lourd. J'y laisse les oeuvres complètes de Husserl, les meilleurs ouvrages de Fink, de Sartre, les thèses, rapports, notes de recherches et même les articles de N. Depraz ! Plus rien. Je n'emporte que ce que j'en ai retenu (c'est plus léger que le papier) et la possibilité de me référer au resouvenir de ma propre expérience.

Le but incroyable de cette entreprise de très grande difficulté : donner un sens au mot de réduction tel qu'il est employé dans la phénoménologie, en particulier avec Husserl et ceux qui s'en réclament.

L'enjeu ?

Comprendre, pour moi-même, le sens de ce concept, de façon à ne point l'utiliser dans des acceptions incontrôlées. D'abord le plaisir de comprendre ! Mais pourquoi ce mot ? En quoi présente-t-il un intérêt particulier pour moi ? Ce mot semble renvoyer à une pratique, à une expérience, qui est à la base d'une méthode qui touche ce qui m'intéresse au plus haut point à l'heure actuelle : fonder et développer une psychologie, reprenant le point de vue en

première personne, sur des bases nouvelles et méthodologiquement fondées. Identifier une telle psychologie comme étant une psychologie expérientielle (se rapportant à l'expérience subjective) et donc mettant au premier plan la dimension de ce qui apparaît pour le sujet qui fait ou a fait cette expérience. Ou, plus justement, qui pourrait apparaître : car la dimension de l'apparaître n'est majoritairement qu'en puissance ! Elle n'est le plus souvent ni spontanée, ni immédiate, ni transparente, ni aisément accessible, à celui-là même qui en fait pourtant l'expérience. Au sujet lui-même : autrement dit un niveau phénoménologique. Il serait peu judicieux de nommer directement une telle psychologie : "psychologie phénoménologique". Le terme a déjà été investi par les philosophes et en particulier par Husserl et s'en démêler paraît une oeuvre herméneutique qui a peu d'attrait. De plus, s'est développée aux USA une psychologie phénoménologique (Duchesne University, A. Giorgi) dont je ne suis pas sûr de souhaiter la prendre comme modèle ou bannière. Je choisirai de parler de psycho phénoménologie, dans la mesure où il s'agit bien en premier lieu de développer une psychologie, et qu'elle s'identifie à une méthode que l'on peut qualifier de phénoménologique et à un objet qui est au niveau de l'apparaître qui est autant phénoménologique en un sens basique

du terme. Il est donc clair qu'il ne s'agit pas de confondre ce but avec un projet philosophique auquel la mention phénoménologique a été jusqu'ici uniquement rattachée, dans l'absence quasi séculaire d'une psychologie qui serait en projet d'étudier l'expérience subjective autrement que sur le mode de la clinique psycho pathologique ou psychanalytique. Cependant une chose est de se démarquer du projet philosophique, autre chose est de s'y référer comme une source d'inspiration, comme un champ de distinctions conceptuelles fines qu'il est nécessaire de reprendre ou de transposer, comme un lieu ou d'autres chercheurs sur le mode de leur pratique disciplinaire continuent à élaborer une phénoménologie philosophique vivante. En particulier quand ces recherches philosophiques se réfèrent au vécu de la cognition, aux actes ou aux états, aux expériences, aux croyances dont l'intérêt est légitimement partagé par une approche psychologique en première personne et une élaboration philosophique.

Maintenant que la psychologie est sortie de ses guerres d'indépendance pour se libérer du joug colonial des disciplines qui étaient présentes avant elles, il faut bien reconnaître que le dialogue entre ces deux disciplines est fondamental et complémentaire. Au-dessus, au-dessous, à moins que ce ne soit tout autour, ou dans l'après-coup les deux dimensions de la psycho-



logie : le niveau de l'analyse en troisième personne qui vise le domaine computationnel infra conscient et le niveau de l'analyse en première personne qui vise le domaine conscientisé et/ou conscientisable est pétrie de dénominations, de concepts, de distinctions basées sur des présupposés largement implicites qui créent de faux problèmes. Par exemple appeler un phénomène perceptif comme les réponses à la figure de Muller-Lyer une "déformation perceptive", nommer cette classe de faits comme étant des "illusions perceptives" introduit un biais dans l'approche de ce domaine, puisque les nommer ainsi c'est occulter le fait qu'il s'agit du fonctionnement perceptif normal et qu'on ne peut les qualifier ainsi de déformations ou d'illusions qu'en référence à un point de vue d'observateur qui est extérieur au fait d'expérimenter. On pourrait reprendre ces remarques à propos du concept de logique naturelle, ou de biais cognitif. Ma conviction est que psychologues et psychologie auraient à gagner de clarifier leurs positions philosophiques et à fréquenter une des philosophies qui est la plus cousine : les philosophies phénoménologiques et pas seulement pour se titiller sur des problèmes de naturalisation !

Sur ce chemin, la clarification du concept de réduction semble central dans la mesure où il semble commander l'entrée dans le royaume phénoménologique.

L'approche : où le psychologue traversa le désert de l'incompréhension ...

Peut-être serait-ce utile, pour en apprécier toute la saveur, qu'avant de m'engager dans cette aventure, je vous rappelle quels furent les multiples efforts tâtonnants qui la précédèrent !

Au point de départ, je n'avais que ma compréhension "naïve" au sens de naturellement inscrite dans ma formation de psychologue du concept de réduction. Dans ce cadre, il désignait le plus souvent une critique adressée à la pauvreté d'un recueil de données ou d'un traitement statistique eu égard à la richesse supposée de la conduite étudiée. Par exemple ne s'intéresser à une résolution de problème qu'en notant le temps de résolution et la réussite ou l'échec en référence à la réponse attendue pouvait être qualifiée d'une approche un peu trop réductrice de la conduite de résolution de problème. Il y a un décalage important entre les indicateurs retenus et la variété et la richesse du processus de résolution. Je pourrais multiplier les exemples de



cette nature. Ils ont tous en commun d'être un appauvrissement et de ne pas être le résultat d'un acte voulu, mais plutôt le résultat abstrait, non impliquant sur le plan personnel pour le chercheur du fait qu'il a réduit la réalité à quelques indicateurs indirects. Cette forme de réduction est à l'origine des critiques faites à l'absence d'intérêt des résultats de la psychologie expérimentale par les disciplines plus appliquées comme la didactique, la psychologie du travail. Un autre sens qui m'était familier était celui qui décrivait le fait de vouloir ramener un niveau d'analyse à celui qui le sous tend. Par exemple la prétention de la physiologie ou de la neurologie à clarifier le niveau d'analyse psychologique par la description des mécanismes hormonaux, nerveux qui les sous tendent. Là encore, il ne s'agissait pas tant de l'acte singulier d'un chercheur expérimentant cette réduction que d'un programme de guerre épistémologique visant à savoir qui serait le meilleur dans la hiérarchie des "vraies sciences".

Ces sens du mot réduction, qui m'étaient donc familiers, ne semblaient pas valoir pour Husserl qui lui désignait un acte, une conversion, à la base d'une pratique et ouvrant de nouveaux champs à la recherche.

Mais je saute une étape. Comment en suis-je venu à lire ce philosophe, si difficile, si prolixe, si peu référencié à tel point que la plupart des dictionnaires philosophiques ne contiennent pas les définitions des concepts clefs de la phénoménologie !

Mon intérêt pour l'explicitation de l'action en tant qu'action effectivement vécue (cf. mon livre sur l'entretien d'explicitation 1994) et la mise en évidence

de la catégorie du pré réfléchi et des moyens de son réfléchissement et de sa thématization publique (en langage pour l'autre, pas seulement en langage privé) m'avaient conduit à faire des recherches sur cette philosophie qui semblait, comme moi, se préoccuper de vécu. Et surtout, qui conceptualisait le statut du pré réfléchi (ce qui est déjà présent chez le sujet dans une forme de non conscience relevant d'autres hypothèses que celle de la censure). Piaget avait bien montré dans ses nombreux travaux sur la prise de conscience la manifestation de "savoirs en acte", de réussite purement agie (sans la compréhension) mais n'avait pas clarifié ce domaine autrement que de façon privative. La lecture de Sartre (*Essai sur la transcendance de l'ego*) me fut une révélation, même si, rétrospectivement, je vois que je n'avais pas saisi à l'époque l'argument essentiel du livre. Bref je me lançais, sans guide ni boussole dans une tentative de découverte de la philosophie phénoménologique. Après plusieurs années de lectures phénoménologiques (Husserl, Fink, Sartre, Desanti, Henry, Bernet, Depraz) et d'interrogation des philosophes phénoménologues vivants (plutôt husserliens quand ils reconnaissent cette allégeance) j'essaie enfin de formuler ma compréhension du terme "réduction" qui est la base méthodologique de la phénoménologie husserlienne.

Pendant tout ce temps de défrichage, je n'ai rien compris au terme de réduction tel qu'il était utilisé par Husserl.

J'espérais toujours trouver un texte où ce terme serait proprement défini ! Mais il n'était jamais défini. Il était qualifié. Il était commenté : il était réputé indispensable, difficile, tragique, incontournable. Il était qualifié comme étant

eidétique, psychologique (pur), radicale, et enfin, ce qui me paraissait le comble de l'obscurité (pour moi, malheureux psychologue ignare), la réduction pouvait être qualifiée de transcendante.

(Il me semblait que l'utilisation du terme "transcendantal" aurait dû comporter à chaque occurrence un terme référentiel : transcendantal par rapport à quoi, à qui ? Puisqu'il s'agissait d'une propriété relative qui ne prenait pleinement son sens que rapporté à ce à quoi il y avait transcendantalité. Un peu comme si vous me précisiez que "cet objet était dessous" sans me préciser par rapport à quelle référence il était qualifié comment étant dessous ! Ou pire me donner un pourcentage sans préciser de quoi il est fraction centésimale !)

Ce fut une époque terrible. Combien de fois n'ais-je pas jeté les ouvrages de Husserl à travers la pièce ! Me jurant de ne point y revenir et de renoncer à prendre en compte la phénoménologie. Combien de fois n'ais-je pas été agacé par le style incroyablement lourd et confus, entremêlé d'auto appréciations innombrables sur le caractère "essentiel", "nouveau", "important" de ce que l'auteur présentait... Mais voilà, par une étrange perversion de mon âme (sic), j'étais quelques fois séduit, intéressé, curieux de ce qu'il décrivait. Bref, IL ne me lâchait pas. Husserl se cramponnait diaboliquement à ma pensée. C'est ainsi que par cycles, je rejetais cet auteur ou me plongeait dans une lecture sans espoir et compulsive. Quelle aventure !

Terre, terre

Un jour munit, des quelques bribes de compréhension que j'avais réussi (?) à dégager de mes lectures, j'allais dans un lieu où l'on parlait l'husserlien couramment. Je reconnaissais les mots Mais je ne comprenais pas les phrases ... Normal pour une première visite en terre étrangère. Les indigènes avaient un air aimable et le comble c'est qu'ils donnaient tous les signes non verbaux d'une inter subjectivité harmonieuse basée sur une compréhension mutuelle. Faisant un pas de plus j'en contactais plusieurs et leur proposais de participer à une conférence, puis à un séminaire mensuel portant sur les rapports entre phénoménologie (husserlienne) et psychologie. Rapports suffisamment confus pour y consacrer une année et même plus.

Où l'auteur commence à poser des questions ...

C'est alors que j'eus, pour la première fois la possibilité de poser des questions directes (trop directes sans doute) : Quels sont ceux d'entre vous qui ont

pratiqué la ou une des formes de réduction ? Silence embarrassé. Personne ne reconnaissait explicitement en avoir la pratique. Pourtant, j'avais bien lu, c'était la caractéristique de cette philosophie que de se fonder sur un acte méthodologique dès le départ.

Plus tard, je compris une partie de la cruelle vérité. Les philosophes présents étaient répartis en deux catégories :

- des commentateurs de l'oeuvre phénoménologique accomplie par d'autres (Husserl, Fink, Patochka...), autrement dit ceux qui pratiquaient essentiellement l'herméneutique des oeuvres passées et dont la seule référence était le texte des autres (j'admire le guide Michelin et je reconnais l'utilité du Gault et Millau, ils rendent des services certains, mais, enfin, ce ne sont pas eux qui sont en cuisine).

- Et d'un autre côté ceux qui plaidaient pour la reprise, la poursuite d'une activité phénoménologisante et étaient soucieux de revenir à la méthodologie pour la pratiquer sur de nouveaux thèmes, de nouveaux objets ; pour ceux-là, la référence semblait être leur expérience, avec un intérêt pour la mise en relation avec des textes décrivant des analyses déjà réalisées dans le passé.

Bien. Mais s'il était invouable d'affirmer (en public) que l'on pratiquait la réduction (en privé) peut-être était-il possible de poser une question "générale" issue de mon intérêt pour l'explicitation du vécu de l'action : "et quand vous pratiquez la réduction vous faites quoi ?"

Il me fallut plusieurs semaines pour admettre que peut être les philosophes ne savaient pas (ne s'étaient jamais exercés, n'avaient pas appris) à produire une description d'acte dans sa dimension proprement procédurale, en tant que savoir faire. Cela rejoignait mes préoccupations théoriques et méthodologiques : l'action est une connaissance autonome, elle est opaque pour une bonne part à celui-là même qui la met en oeuvre de façon adaptée, je n'ai pas besoin pour savoir faire de savoir que je sais faire (Spinoza, Réforme de l'entendement). Dans toute activité, ce qui est laissé dans l'ombre, peut-être la plus épaisse, ce sont les moyens qui servent à la réaliser. La VI méditation cartésienne de Fink qui a comme objectif d'aborder la méthodologie du phénoménologiser est impuissante à rentrer dans la description de l'acte de phénoménologiser. La tentative est d'autant plus troublante dans son incapacité à éclairer "l'ombressence" du pratique qu'il semble dès le départ que c'est son objectif et que contrairement à Husserl dont on peut concevoir qu'il n'a pu s'en déga-

ger, Fink avait le recul pour se rapprocher de la description de l'acte de la réduction.

Si je reprends les distinctions résumées dans le schéma des informations satellites de l'action (cf. Vermersch 1994 L'entretien d'explicitation p 45 et plus), les informations dont on dispose concernent essentiellement : 1) les opinions et commentaires subjectifs, 2) peu le contexte de mise en oeuvre (sinon qu'il s'agit d'un préalable et qu'il faut maintenir ce régime réductif tout au long de l'analyse, que la solitude peut être un point contextuel important), 3) des considérations théoriques sont présentes en abondance (les savoirs déclaratifs), 4) le but de la réduction est formulé, mais on a très peu d'information concernant 5) le procédural de la réduction : «Qu'est-ce que vous faites pour opérer la réduction ? Par quoi vous commencez ? Qu'est-ce que vous faites pour y rester quand vous y êtes arrivé ? Comment savez-vous que vous êtes en régime réductif ? À quoi reconnaissez-vous que vous n'y êtes plus ?». Il s'agit là des questions de base visant les informations que j'avais l'habitude d'obtenir, en questionnant les personnes sur l'accomplissement d'un acte passé, reflet de ce que j'avais élaboré comme techniques d'aide à l'élucidation des déroulements d'action en créant l'entretien d'explicitation.

Où l'auteur se détourne des bonnes références et envisage l'impossible ...

Que faire ?

Demander à des philosophes qu'ils m'accordent une interview sur la pratique de la réduction ? Mais à qui le demander ? Qui va accepter de se dévoiler comme sachant en quoi consiste la réduction ?

Relire Husserl avec l'écoute clinique qui permet de distinguer quand est-ce que le sujet fait référence à son expérience et quand est-ce qu'il conceptualise (mais aussi, hélas, tous les cas où les seuls indicateurs linguistiques sont insuffisants à trancher au profit d'une interprétation particulière. On sait que sans le non verbal il est difficile de trancher) ?

Exploiter les témoignages des quelques auteurs contemporains qui s'expriment plus procéduralement (cf. J-T Desanti Réflexions sur le temps, ou B. Besnier dans Alter 1, ou Ricoeur dans Réflexions faites) ?

Fallait-il rester exocentré, dans une recherche de références centrée sur ce monde qui m'en apportait si peu (les philosophes phénoménologues) ou au contraire passer dans une démarche

autocentrée, privilégiant mes propres points de vue ?

J'entrepris d'écrire sur la méthodologie de l'acte réfléchissant (Notes méthodologiques I, juillet 1995), base éventuelle d'une science psycho phénoménologique future, mais surtout fondement actuel de ma pratique d'explicitation du vécu. Des discussions comparant la réduction, l'acte réfléchissant, l'intuition, le lâcher prise se développèrent avec N. Depraz et F. Varela. Ces discussions vivantes me conduisirent au point où j'en suis aujourd'hui au pied d'une ascension solitaire dont probablement je ne fais qu'entrevoir les difficultés : chutes de séracs philosophiques sur le malheureux psychologue engagé dans ce parcours, champs de neiges conceptuels profonds dans lequel il s'épuise à trouver la trace, raréfaction de l'oxygène discriminant qui représente pourtant le seul salut Bref dans cette expédition comme dans d'autres, la solution consista à faire le premier pas, puis le suivant ... puis ...

Récit d'un voyage transe conceptuel ...

Aujourd'hui, je reviens donc vers le bilan et les développements de ma compréhension de la réduction phénoménologique. Mon but est de clarifier ma propre pensée et de me donner la possibilité de dialoguer avec les philosophes. La régulation n'est-elle pas dans l'intersubjectivité !

Remise en cause de ma conception première.

Tout d'abord, il me sembla bien que je m'étais fourvoyé : la réduction n'est pas un acte, c'est une position du sujet, ou plutôt une manière de qualifier un changement de position relativement à un objet, un domaine, une manière de se positionner.

Autrement dit, si je m'appuie sur un schéma de base distinguant : l'objet, l'acte et le sujet, j'avais cru comprendre jusqu'alors que les qualificatifs se rapportant à la réduction concernaient la réalisation pratique d'un acte, alors qu'ils décrivaient la transformation d'une attitude égoïque (attitude pouvant être décrite selon le métapheur de "position").

Ce que j'entrevois en revanche, c'était, qu'un acte, jamais décrit, générerait ce changement de position par rapport à l'objet. L'acte n'était pas la réduction, sauf par métonymie, substituant la qualification du changement de position à la dénomination de l'acte lui-même.

En particulier, ce changement de position pouvait être compris comme une émergence, une sortie, une mise à distance de l'attitude naturelle relative à un objet ou un domaine. La sortie de l'attitude naturelle, pouvait être comprise comme le reflet de la mise en oeuvre d'un mécanisme cognitif bien étudié par Piaget : celui de la prise de conscience. Ce qui avait le statut d'outil ou de contenu de pensée, pré réfléchi, auquel le sujet était identifié (ne s'en distinguait pas) devenait objet de pensée et était distinct du sujet. On passait d'une unité pré réfléchie (donc que l'on peut qualifier de naturelle au sens de spontanée, mais aussi de non conscientisée) à une scission basée sur la dualité (sujet/acte) - (objet).

Mais, si le terme de réduction qualifiait un changement de position égoïque (propre au moi, relatif au sujet) alors celui d'intuition qualifiait une propriété de l'acte qui découlait de ce changement de position : il permettait d'accéder à un espace de pensée qui avait comme critère l'évidence.

De plus l'acte même qui y conduisait me semblait alors relever, en tant qu'acte, de l'acte réfléchissant avec sa double inversion :

- inversion de la direction de l'attention qui de tournée vers le monde extérieur se tourne principalement vers l'intérieur;

- inversion du mouvement de quête de l'information qui de "l'aller chercher" passe à "l'accueillir".

Cependant, je me doutais que ce schéma devait être provisoire et comporter encore des difficultés.

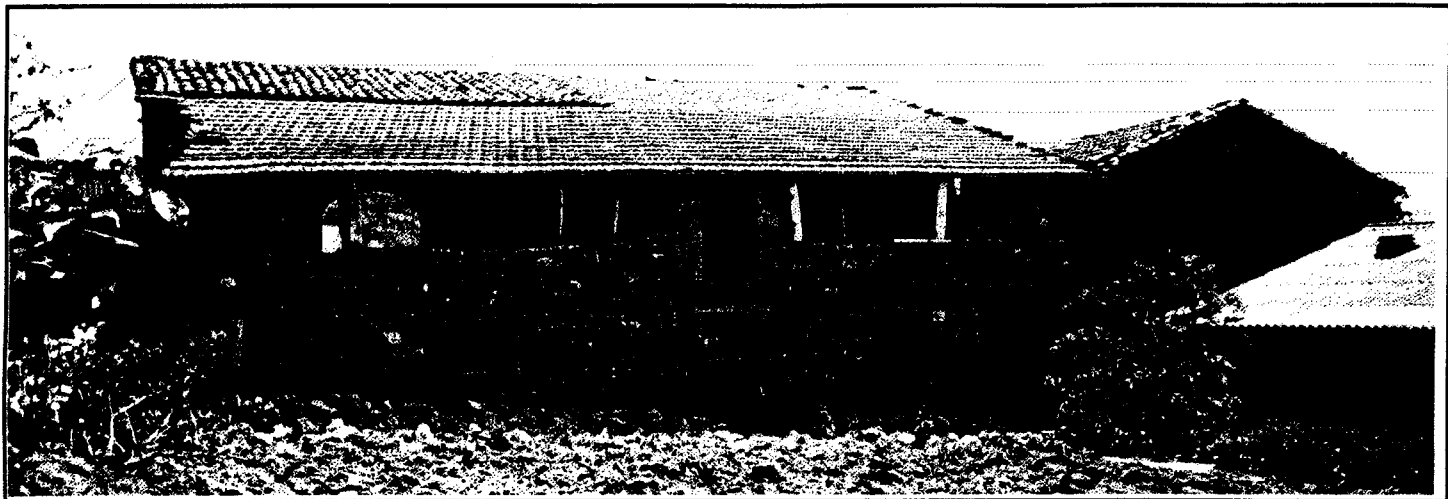
Ce que confirma la suite du voyage.

Car, la question se posait de savoir comment pouvait s'initier cet acte entraînant l'accès au régime réduit. Plusieurs obscurités demeuraient malgré l'efficacité de ma lampe frontale (pourtant achetée au Vieux Campeur). Je m'engageais prudemment dans la pénombre de l'ombressement procédurale.

J'observais qu'une source de difficultés de définition devait provenir du fait que la réduction n'était jamais mentionnée dans un projet (aujourd'hui je vais pratiquer la réduction pour terminer mon travail de description, par exemple), ni dans le présent (ne me dérangeais pas, je suis en régime réductif, c'est bien assez difficile comme ça; ou bien : attendez, je commence la réduction et je vérifie ce que vous me décrivez par moi-même.)

Il fallait se rendre à l'évidence, une des difficultés reposait sur l'utilisation du terme de réduction toujours a posteriori, mettant en scène de façon implicite une position d'observateur, au sens de position distanciée, extérieure au système observé, et impliquant que l'on avait pas de description dans un point de vue relatif au vécu en première personne. De plus, cette position d'observateur, ne privilégiait pas l'axe descriptif (basé sur la présentification d'un acte passé), mais le commentaire, dans l'après coup d'une émergence réussie et qui d'ailleurs, devient aussitôt prescriptive pour les successeurs :





Discours professoral, certainement imaginaire : Moi, qui viens de réussir une rupture avec l'attitude naturelle (mais à vrai dire je ne sais pas bien comment je m'y suis pris – nota : cette parenthèse ne fait pas partie de la conscience intime du personnage mis en scène, elle constitue une intrusion du psychologue qui suivait la situation depuis un observatoire caché derrière une vitre teintée, car si le personnage avait douté qu'il ne savait pas, il serait sur le chemin de la réduction de la réduction ?), je vous adjure de ne plus procéder autrement qu'en commençant par opérer la réduction, qui, maintenant qu'elle est effectuée, m'apparaît pluss qu'indispensable, mais le fondement absolu de toute démarche phénoménologique ...

Oui mais ... Maître ... Comment avez vous fait ? Nous voudrions faire de même...

Chers étudiants, je vous adjure de trouver et vous verrez comment cela change tout ...

Oui maître, Peut être, finalement, ... Ce serait plus simple de commenter vos oeuvres ...

Dans cette obscurité qui commençait à livrer ses trésors, une autre piste m'apprût ... Le mot et la référence...

Peut être faudrait-il se souvenir que le mot réduction s'il existe indubitablement, ne garantit pas qu'il existe une réalité vécue correspondante (premier postulat de la logique du réalisme selon Piquet 1975, "on ne peut déduire de l'existence du mot l'existence de la chose") . Réciproquement, "une chose peut exister, même si elle n'a pas été nommée, ni même pensée" : ainsi, la réalité de la réduction pourrait être identifiée chez ceux qui n'en parle pas, se contentant de la pratiquer sans le savoir ou renonçant à la thématiser. Le meilleur exemple, coté philosophes, est le Sartre de l'époque de ses exercices phénoménologiques (esquisse d'une théorie des émotions et les travaux sur l'imaginaire).

Mais une discussion houleuse, dans un bouge de la rue Gay-Lussac, avec un philosophe d'origine mathématicienne qui prétendait qu'il n'y avait pas d'exemple plus pur de la réduction que l'activité mathématique, puisqu'il n'y avait pas d'exemple plus extrême de rupture avec la vision naïve, naturelle, de la réalité que de la réduire à des variables, des opérateurs (le formalisme) produisit chez moi une première prise de conscience. Certes ce qui était nommé était bien de l'ordre de la rupture, du changement de position égoïque, mais à ce compte le travail du peintre n'est pas moins un exemple parfait que celui du mathématicien. Y a-t-il une activité qui rencontre plus brutalement l'attitude perceptive naturelle ? De quoi faut qu'il se déprenne pour arriver à voir les couleurs des ombres, abstraction faite du savoir naïf comme quoi elles sont plus sombres ? Quelle rééducation de l'oeil pour lire les vraies formes-perçues et échapper à ce qu'il sait de l'objet, du monde, des couleurs. Combien de temps a-t-il fallu pour utiliser et thématiser la représentation perspective ? Mais attendez, j'ai mieux encore : observons la formation, l'activité, du psychothérapeute ; qu'est-ce qu'il a développé dans son écoute ? Sinon une manière de réduire ce que lui dit l'autre, de ne pas s'identifier à la position d'écoute "naturelle" pour entendre l'épi verbal (ce que le patient dit à travers la manière de dire ce qu'il dit, et qui est le fruit de l'inconscient et donne une belle farine conscientisée) , pour ne pas réagir à ce qui le touche (contre transfert) mais en faire un objet d'analyse distancié.

Peut être, que de caractériser la réduction comme changement de position, permet de la découvrir présente dans de nombreuses activités humaines. Le mérite de Husserl serait d'avoir thématisé ce changement de position en même temps qu'il émergeait à un nouveau monde. Il aurait perçu et for-

mulé que l'accès à ce nouveau monde suppose un changement de position, sans jamais nous donner le détail de son propre accès, ni par son auto-biographie, ni par une formulation méthodologique. Mais n'est-ce pas là une pensée terriblement irrévérencieuse ? Il est vrai qu'avoir une description du référent {la réduction}, (je propose de mettre entre accolade { } l'utilisation du mot en tant qu'il désigne la réalité silencieuse, extra linguistique servant de référent, de façon à ne pas confondre avec l'usage du mot renvoyant à son sens lexical admis), permet de savoir si elle est présente indépendamment du fait qu'elle soit effectivement nommée. Sachant que ce référent peut être expérimenté et décrit, pour constituer une description détaillée fondant cette référence, compte tenu de la difficulté qu'il y a à produire une description d'un objet qui consiste en une expérience vécue. Et réciproquement, avoir cette description permettra de vérifier si ceux qui disent explicitement s'en servir (qui la nomme) l'utilise ... si l'on retrouve dans leur description de leur expérience vécue les traits caractéristiques de la description servant de référence.

Il est temps de prendre un peu de repos, le voyage s'avère difficile...

*

Ce premier bivouac, a été confortable, dehors le soleil brille très fort sur un manteau de neige blanche qui met en valeur un ciel bleu magnifique. L'air est vif. La lumière est parfaite, les formes sont nettes et très découpées, les couleurs de chaque objets sont exaltées. Prenant conscience de ce dans quoi je me suis engagé, quelques angoisses m'envahissent qui se traduisent par des regrets, plus faciles à formuler. Ha ! Pouvoir consulter toutes mes provisions, citer les textes mêmes, me rassurer dans ce qu'il a vraiment dit et que

corroborent les commentateurs. Mais n'ais-je pas affirmer que ce serait une expédition solitaire ... Alors...

Avant de repartir, faire le point : qu'ais-je établi pour moi même ?

a - La réduction désignerait un changement de position et non un acte (sauf par métonymie).

b - Ce changement de position se caractériserait par une sortie de l'identification spontanée, autrement dit, sortie de l'attitude naturelle, se manifestant par une mise à distance, et en conséquence par une nouvelle différenciation sujet-objet. Et donc de nouveaux objets.

(Le terme "mise à distance" est impropre en ce sens qu'il risque de faire croire que c'est le sujet qui produit la mise à distance : il prend un morceau de lui même - un concept, une perception - et avec un palan ou un cric, plus beaucoup de sueur, il mettrait à distance. Non... Changez d'image : Vous êtes sans le savoir en fusion, confusion, avec une chaude partie de vous même, et d'un coup cette partie est devant vous comme objet de réflexion, comme objectivation possible, et vous vous rendez compte que vous en êtes séparé, qu'il s'est créé une distance, qu'avec la conscience de ce nouvel objet vous êtes sorti de la fusion, de l'identification.)

(Le terme "attitude naturelle" pourrait provoquer du snobisme de la part de ceux qui croient en être sorti. Or, il ne me semble désigner que le dernier état (le dernier en date) de ma relation au monde (relativement à un objet, ou un domaine donné). Autrement dit, je suis à jamais et perpétuellement reconduit à une attitude naturelle vis à vis de ce à quoi je suis encore identifié et dont j'ignore l'existence même, puisque ce qui caractérise la non conscience c'est ... l'absence de conscience. Le point délicat est de ne pas confondre le point de vue d'observateur, par rapport à une autre personne, ou par rapport à moi même d'un autre moment, et le point de vue ici et maintenant pour chaque sujet et pour moi même. Nous sommes indéfiniment en retard d'une prise de conscience (cf Guillaume P., 1942, Introduction à la psychologie, Vrin J., Paris). Ou bien, si l'on préfère, aucun système ne peut se contenir lui même.)

c - une partie de l'obscurité du terme de réduction est liée au fait qu'il est le plus souvent utilisé : 1) dans un commentaire, donc pas dans une description procédurale, 2) du point de vue d'un observateur, donc pas du point de vue en première personne de celui qui opère, 3) dans l'après coup 4) et sans présentification de l'expérience de référence (sans renouvellement de la donation intuitive dit B Besnier p 347).

d - cette mutation que représente la réduction est présente dans la pratique d'autres personnes que les philosophes phénoménologues, mais c'est le mérite de Husserl de l'avoir thématisée et d'en avoir fait une condition.

Les résultats de cette première distillation (une ascension vers la quintessence ?) Vont me permettre de m'engager plus loin :

La réduction : un changement involontaire ?

Si la réduction est bien un passage, une mutation, un changement de position ; Si ce changement de position est bien décrit par une prise de conscience, alors la conséquence la plus importante, à mes yeux, c'est que la réduction ne peut, au moment même où elle s'accomplit, relever de la conscience réfléchie.

Le passage réductif est passage d'une non-conscience (d'une identification au sens d'être identifié à) à une prise de conscience. Ou plutôt d'une conscience pré réfléchie à une conscience réfléchie, ce que Piaget nomme prise de conscience (qui n'est donc pas un simple éclairage qui illuminerait mécaniquement ce qui a été laissé dans l'ombre, mais qui est une reconstruction sur un nouveau plan d'un contenu qui existait au plan inférieur, cette prise de conscience suppose un travail cognitif et n'est pas donné mécaniquement). Ce passage s'opère selon une logique d'émergence (co dépendance, ou causalité circulaire). En effet, si j'avais une conscience réfléchie de ce dont je dois prendre conscience, j'en aurai déjà la conscience réfléchie, il serait dès lors inutile, parceque déjà réalisé, d'en prendre conscience (ce raisonnement pourra se nuancer en distinguant précisément la possibilité d'être en projet d'une visée particulière (en structure) sans avoir la possibilité de savoir, d'avoir déjà conscientisé le résultat de la réduction entant que contenu particulier).

Conséquence dérivée : le passage réductif est de l'ordre de l'involontaire : je n'ai pas de prise directe sur sa réalisation ! Car si j'en avais le projet délibéré, je saurais sur quoi il porte et le sachant Je le saurais déjà etc ...

Le passage réductif est donc opaque à la conscience réfléchie au moment où il s'opère, il s'accomplit sous le sceau de l'involontaire.

L'illusion de conscience est entretenue par le fait que le philosophe se situe dans l'après coup dans une position d'observateur, rationalisant, reconstruisant, ce qui s'est passé sans lui (sans sa conscience réfléchie).

Mais, cela m'interdit-il d'être en projet de réduction ?

Puis-je opérer la mise en oeuvre volontaire de l'involontaire !

Ou plutôt, cela implique-t-il que l'acte qui génère le changement de regard soit involontaire ? Si oui, ce serait gênant (non, désastreux ! Qu'est-ce que vous faites en ce moment ? J'attends qu'une réduction s'opère, merci, et vous ?) Si non ? Je rentre dans la délicieuse contradiction qu'il peut y avoir à viser un acte involontaire de façon délibérée ... Vous suivez ? Relisez tranquillement, moi aussi ça m'arrive quelques fois.

Mais, précisément, ce type de situation est bien connu des praticiens de la psychothérapie et il semble avoir été longuement exploré par les techniques contemplatives :

Quand on veut mettre en oeuvre une conduite qui est par essence involontaire, il "suffit" de connaître les conditions qui la génère et créer volontairement ces conditions, en espérant que le processus conduira par sa propre générativité au résultat recherché : l'acte involontaire.

Dans le domaine de la mémoire concrète (cf Vermersch 1994 chap V) les psychologues du début du siècle ont cru qu'il fallait attendre que vous trempiez une madeleine dans votre verveine pour étudier l'accès à la mémoire de revécu sensoriel. Du coup, ils ont renoncé à l'étudier (de ce point de vue avouez que ce n'était pas pratique). Alors que les comédiens qui se forment à l'Acteur studio, les psychothérapeutes humanistes, les praticiens de l'entretien d'explicitation se servent de la recherche volontaire de l'accès sensoriel pour permettre à la personne d'accéder au revécu passé.

Nous sommes dans un domaine où toute incitation directe nous place dans le paradoxe du "soyez spontané". La spontanéité est un état involontaire, il ne peut être commandé directement. Mais il peut être généré, en créant délibérément les conditions pour que la personne soit dans sa spontanéité.

la photographe ...



photographiée

Il est donc nécessaire de distinguer :

- 1) LE PASSAGE (la réduction),
- 2) L'ACTE qui la sous tend,
- 3) LES CONDITIONS QUI GÉNÈRENT CET ACTE.

A cela s'ajoute

4) LE RÉSULTAT DE LA RÉDUCTION, c'est à dire le nouvel objet ou le redécoupage de l'objet ancien "naturel", (On retrouve ici la confusion terminologique classique en français entre la dénomination du processus et du produit de ce processus, comme par exemple dans le terme d'apprentissage ou de représentation).

En résumé :

Je n'ai de pouvoir que sur les conditions,
Qui génèrent l'acte,
Qui produit la qualité de résultat recherchée (mais pas le contenu, ce dernier reste plus ou moins indéterminé jusqu'à son émergence).

Mais alors, allons, allons, pressons, vite, courons à l'essentiel : quelles sont les conditions ?

ATTENDEZ !

Ne suis-je pas en train de théâtraliser le passage réductif ?

Ne suis-je pas en train de me laisser entraîner vers les sommets dramatiques finkien ?

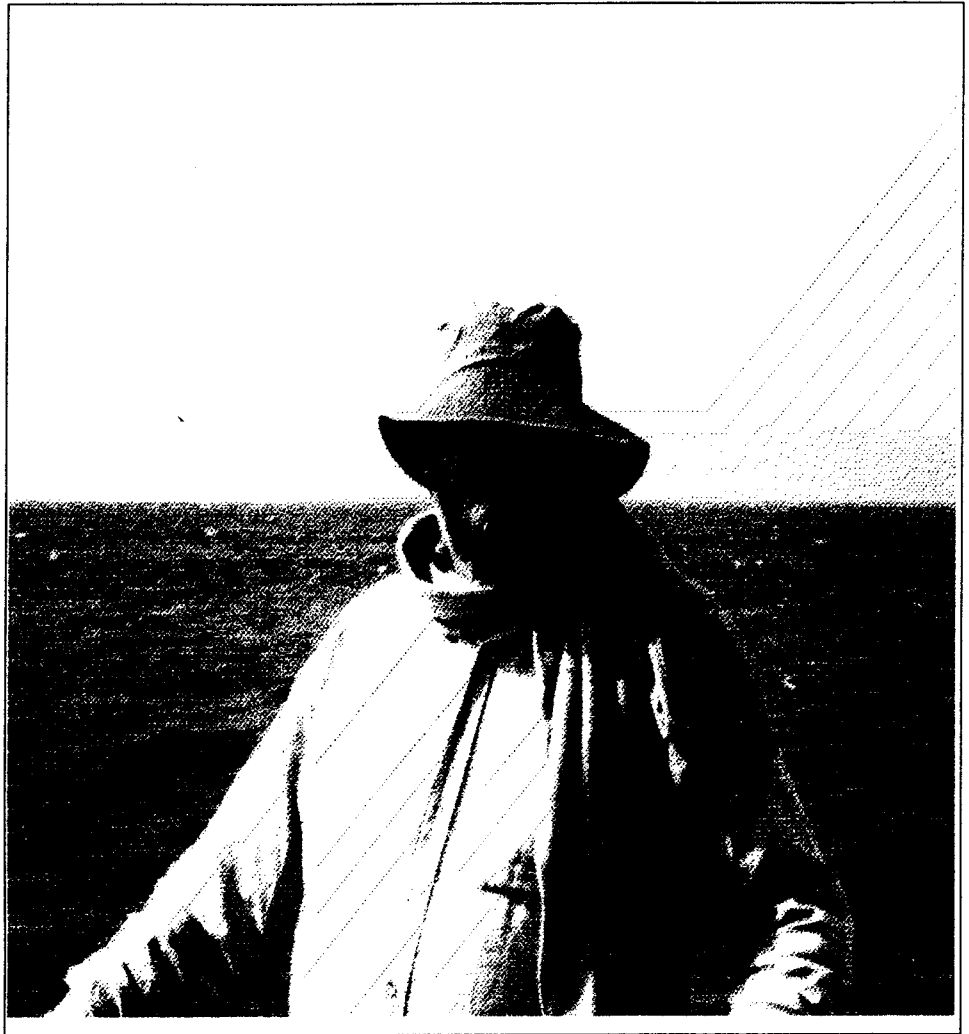
N'y a-t-il pas un prisme de réductions ? Dont tous les rayons n'entraînent pas nécessairement la révolution intérieure ? Peut être, avant d'aller plus loin, serait-il nécessaire d'essayer une catégorisation, même imparfaite, des conditions du passage réductifs ?

Je pourrai prendre comme critère premier la manière dont ces conditions sont mises en oeuvre, plutôt que le domaine, le contenu ou la distinction sur laquelle porte la réduction (eidétique, transcendantale, radicale etc) ou qu'elle fait apparaître. Cela me permettra de vérifier en même temps si ce caractère involontaire se retrouve à tous coups, ou s'il faut le moduler.

Je distinguerais alors trois modes de mises en oeuvre de ces conditions :

. des conditions du passage réductif "provoquées" par les circonstances (arrêts, absences, dépassement), donc implicite dans sa visée et dans son résultat.

. des conditions du passage réductif "proposées" dans le cadre d'une médiation sociale, intersubjective. La réduction a en fait été déjà opérée par un autre que moi, il me la propose directement de façon discursive ou indirectement en m'engageant dans une situation, il me reste à la comprendre intellectuellement et à l'incarner dans mon expérience.



. des conditions de passage réductif "recherchées" en tant que telles, donc explicites dans leur visée, mais dont l'aboutissement m'est inconnu (c'est depuis Husserl que l'on sait que cette position de visée, cette recherche peut se nommer - après coup - réduction).

Explorons chacun de ces modes successivement.

1- mode provoqué.

Si je reprends les déterminants de la prise de conscience selon Piaget, la cause la plus fréquente du déclenchement de sa dynamique est extrinsèque au sujet. (Dans sa modélisation de la prise de conscience il m'apparaît aujourd'hui que Piaget a développé largement une analyse eidétique psycho-phénoménologique). C'est l'obstacle à la réussite, la lacune dans le raisonnement, l'absence de cohérence dans les sous systèmes de représentation qui créent des déséquilibres dans ma relation au monde. Ces déséquilibres créent des ruptures, des désadaptations qui sont les conditions qui sollicitent l'arrêt sur ma conduite, sur les propriétés du monde, sur mes savoirs ou mes représentations.

Dans le modèle piagétien on a deux points de vue complémentaires :

- d'une part l'activité assimilatrice spontanée du sujet dans le cadre de son interaction avec le monde et lui même, le conduisent inmanquablement vers les frontières de son adaptation, puisque toute adaptation réussie ouvre une nouvelle proximité de situations-limites où les capacités assimilatrices vont étre prises en défaut. Dans ce cas je peux rencontrer soit quelque chose qui fait obstacle à mon activité assimilatrice, qui me met provisoirement dans l'impasse tant que je n'ai pas inventé de nouveaux moyens ; soit une lacune, une absence qui crée un besoin de complétion ; soit encore, le "déplacement" dans mon espace de vie m'a fait franchir un seuil, m'a conduit à une discontinuité, à une bifurcation, à un col, et j'émerge à un changement de monde qui est à la fois différent et pourtant très proche du précédent (l'autre coté du col est réellement une autre vallée, mais il n'est à son départ que le point immédiatement suivant). On retrouve dans cette émergence l'idée qu'une variation progressive peut conduire à un seuil, à une discontinuité qualitative.

C'est par exemple la vertu immanente au fait de garder de l'intérêt pour une question ouverte, cela conduit tôt ou tard à un nouveau paysage conceptuel imprévu qui peut conduire à une réduction par rapport à l'espace précédent.

Récemment, j'assistais à un séminaire de phénoménologues qui étaient en projet de faire un travail sur le sommeil, l'éveil, l'endormissement.

Je me suis rendu compte que pendant toutes la séance je suis intervenu sur les références invoquées ou l'absence de références (relativement à des domaines dont j'avais connaissance).

J'avais d'abord l'impression que le sens de mes interventions était d'élargir l'espace des "variations eidétiques".

Après coup, j'eus besoin d'écrire et de recenser les différents types de références (cf méthodologie psycho phénoménologique II).

Mais la discussion sur ce texte faisait ressortir une insatisfaction, brutalement j'ai pris conscience que j'avais posé un problème très général : celui de l'acte de se référer. J'avais pris cette question sous l'angle de l'objet (les références et leurs types) et la question plus large était la manière de se référer, documentée à la base par la description de la pratique de l'acte de se référer. Ce qui a eu pour conséquence de me faire porter un regard sur mes pratiques de "me référer" dans mes propres élaborations. Ce changement de point de vue étant récent, il me semble encore fragile, un peu comme s'il m'était encore facile de m'identifier à l'objet en perdant la conscience de l'acte. (Cet exemple me semble typique d'une réduction en acte sans que pour qu'elle ait eu lieu il y ait intention de réduction. Si je n'étais pas en train de réfléchir sur ce thème, je ne l'aurai certainement jamais consciencisé.

- d'autre part indépendamment de mes capacités cognitives et de mon cheminement propre, des circonstances peuvent me faire rencontrer un problème pour lequel je n'ai pas de solution immédiatement disponible, un manque qui ne peut être comblé, une question qui ne trouve pas sa réponse etc.

Ces réflexions suggèrent que le passage réductif peut s'opérer sans que pour autant que j'ai été en projet de quoi que ce soit ! Des circonstances extérieures à mes projets créent les conditions nécessaires d'une rupture avec le familier (mais pas forcément suffisante pour provoquer une élaboration cognitive qui serait de l'ordre de la réduction). Ce qui m'était donné comme évident, se détache de mon habitus, devient étrange, et peut deve-

nir objet d'étude. Je suis passé dans un changement de point de vue qui est bien une réduction, les circonstances ont contribué à le provoquer.

(Ce ne sont pas les circonstances qui ont causé le changement de point de vue. Mais elles ont pu contribuer à son avènement. À condition que le sujet soit prêt à tirer parti de l'obstacle, ait les moyens de l'élaborer. Toutes les désadaptations ne conduisent pas à une élaboration sur un autre plan, ou à une réduction, elles peuvent se traduire aussi à de l'incompréhension, de la résignation, un clivage etc.)

Ce point de vue semble congruent avec celui de Heidegger tel qu'il est synthétisé par Bernet 1994 p 24-34. « S'il y a chez Heidegger une double réduction ... Ces deux réductions ont cependant en commun d'être le résultat d'un événement qui s'impose au Dasein d'une manière inattendue et dans un « non-lieu ». » p24. Suivant le point de vue d'Heidegger, Bernet valorise "l'absence", l'attente déçue.

Dans une perspective piagétienne, il serait plus juste de valoriser l'"obstacle", ce qui fait que mon adaptation au monde s'interrompt, que le mouvement assimilateur est arrêté et laisse place à la nécessité d'une activité accommodatrice (c'est moi qui change pour m'adapter au monde), mais aussi la dimension de l'émergence fruit d'une causalité circulaire non finalisée, qui peut apparaître du seul fait que la curiosité, l'activité assimilatrice spontanée incessante du sujet, peuvent le conduire par simple "déplacements" de proche en proche à émerger dans de nouveaux espaces géographiques, relationnels, conceptuels.

Il semble donc que je puisse table sur un premier mode de mise en oeuvre des conditions de réduction : suscité par une rupture adaptative dont la survenue est inhérente au fait de vivre.

Ces conditions peuvent être un des facteurs externes de déclenchement d'un passage réductif, mais ce sera au mieux - dans un premier temps - une réduction en acte, c'est à dire non thématisée.

Reste que l'avènement d'un nouveau passage réductif relativement à un "objet" donné, ne garanti pas la possibilité d'une exploitation de cette position. N'assure pas d'office la répétabilité de ce passage, ni la stabilité du régime réductif comme nouvel espace de travail philosophique ou psychologique. La question reste posée des modalités de renouvellement pour moi même ou un autre que moi à qui je l'indiquerai, et pour son "installation" comme régime de travail.

2 - Puis-je être en projet de réduire : conditions proposées de la réduction ?

Revenons à la pratique psycho phénoménologique délibérée, puis-je être en projet de réduction ? Une première manière d'entendre cette question est de concevoir que cette réduction a déjà eu lieu pour une personne donnée et que cette personne soit en projet de répéter cette position pour elle même ou/et de la proposer à d'autres. Une troisième manière d'être en projet sera abordée plus tard : ce sera le cas de figure où j'ai thématisé (en quelque langage que ce soit, c'est à dire que la présence du terme de réduction n'est pas un critère requis) la pratique de la réduction et où je chercherai à la mettre en oeuvre comme type de visée particulière, sans savoir ce qu'elle va me faire découvrir comme paysage nouveau.

Prenons un premier exemple dans lequel une réduction a déjà été réalisée et où je me met moi même régulièrement en projet de la remettre à l'oeuvre :

Corriger un texte :

Quand je dois corriger un texte du point de vue orthographique, ne suis-je pas obligé d'avoir une lecture qui dissocie sens et signifiants, de manière à ne porter mon attention que sur les mots en tant que signifiants correctement écrits ou pas. Si je rentre dans le sens, je ne vois plus les mots en tant que signifiants et je ne m'occupe plus de corriger l'orthographe, les accords. D'ailleurs, c'est globalement plus facile à opérer sur les texte des autres qui ne me ramènent pas aussi vite à l'élaboration de mes propres idées. Corriger un texte n'implique-t-il pas une réduction, au sens d'un changement de position qui suspend l'appréhension sémantique du texte, qui fait que je m'abstiens de poursuivre ou de renouer avec l'élaboration conceptuelle. Je pourrais en paraphrasant Desanti qui paraphrase Husserl dire que je suspends les effectuations sémantiques.

Comment ai-je inauguré cette pratique ? D'abord, c'est une tâche à laquelle j'ai été souvent confronté, depuis longtemps et sans grand succès d'ailleurs. Mes échecs, mes difficultés m'ont conduit à essayer de découvrir comment je pourrais m'y prendre de façon plus efficace (c'est un premier point trop évident, qui risque de passer inaperçu : la prise de conscience de mes difficultés est facile à observer et s'impose à moi, ce qui n'est pas le cas de toutes les situations). Ce qui m'est apparu rétrospectivement, c'est que lorsque je lisais mes propres textes, j'étais immédiatement captivé par le raisonnement, par les idées et "je ne voyais plus le texte" (c'est l'impression

qui m'en reste). J'ai pris conscience à un moment qu'il fallait que j'essaie de lire le texte sans m'occuper du sens, seulement pour vérifier l'orthographe et les accords.

(L'origine de cette conduite semble bien relever d'une désadaptation au monde, au sens d'une non atteinte d'un résultat pourtant recherché et en tous cas "encouragé" par l'environnement social. Cet exemple, dans son point de départ releverai donc du premier cas de figure : une réduction provoquée par des circonstances me posant problèmes).

J'ai alors découvert que je pouvais me couper de l'appréhension sémantique et conceptuelle, pour me consacrer à une autre activité. Oui, mais comment est-ce que je m'y prends ? Puisque c'est une chose que de savoir que je dois moins m'intéresser au sens et plus à l'orthographe, encore faut-il trouver un procédé qui me permette de réaliser effectivement ce passage (je pourrais avoir conçu l'idée d'un but, sans avoir les moyens matériels ou cognitifs de l'atteindre, c'est une limite "fonctionnelle" à laquelle toutes les idées des philosophes sont confrontées : par exemple ai-je les moyens cognitifs, psychologique me permettant de réaliser le but définie comme "réduction transcendantale radicale" ? Il ne s'agit pas de psychologisme, mais des limites de l'incarnation). On peut encore voir cette question comme illustrant la différence classique entre un savoir déclaratif et un savoir procédural : savoir une règle de grammaire ne me donne pas le savoir de son application pratique dans une phrase déterminée. Par exemple, savoir que le verbe s'accorde avec son sujet - savoir déclaratif - ne me donne pas le savoir pour identifier le sujet d'un verbe - savoir procédural -.

Ma réponse procédurale, c'est-à-dire les moyens que je met en oeuvre, je peux les saisir dans la visée rétrospective d'un moment singulier où j'ai corrigé un texte, et dans la thématization descriptive de mes actions élémentaires qui caractérisent ma pratique de correction. Ce travail de réfléchissement, dont je ne livre pas ici le détail mais seulement le résumé synthétique, me fait prendre conscience que pour ce faire, je privilégie une attention visant l'aspect visuel des mots, en ce sens que je fais attention de ne rien me dire à partir de ce qu'ils signifient, il n'y a pas de discours interne, ou très retenu. Je ne le laisse pas se développer. Ce qui corrobore cette description, c'est que lorsque je travaille à l'ordinateur et que j'écris ce qu'il y a dans ma tête, (je ne regarde pas l'écran quand j'écris, je ne le fais uniquement dans les moments de poses entre les temps de création) je fais de nombreuses fautes d'orthogra-

phe et d'accord basées sur des homophonies. Ce qui tendrait à confirmer que c'est la dimension du discours interne qu'il faut que je suspende, puisque c'est celui qui domine dans l'écriture elle-même. Car les homophonies trouvent leur résolution soit de façon partielle dans une prononciation phonologique évoquée très exacte (ce qui n'est pas mon cas), soit de façon plus efficace, pour tous les cas de figures, grâce à l'accès à l'image visuelle du signifiant linguistique. Autrement dit, je pense beaucoup en me parlant (par le moyen de), si je veux suspendre ce mouvement de pensée (au sens de travail conceptuel, car la correction orthographique est aussi une pensée) il faut que je suspende ce discours interne. (Nota : cette analyse de ma difficulté m'est personnelle, en ce sens que ce qui fait obstacle pour un autre peut se poser dans des termes très différents, et même si cela était identique, pourrait trouver une résolution procédurale différente. Cf la notion de pensée privée Vermersch 1993. Ce qui, par contre, est commun à la plupart, c'est le rôle déterminant de la texture sensorielle de la pensée dans son efficience par rapport à certaines tâches).

Je peux noter encore que le maintien dans cette position réduite me demande une vigilance, un contrôle, sur ma propre activité de lecteur-correcteur. Un effort renouvelé m'est nécessaire pour ne pas me retrouver subrepticement en train de lire le texte pour son sens. La seule décision initiale ne suffit pas à me maintenir dans cette position. La présence d'une tâche à effectuer a le mérite de m'alerter quand j'ai perdu ma position. Des indicateurs, comme l'absence de correction, la fièvre de lecture qui m'anime soudain, peuvent m'alerter sur le fait que j'ai cessé d'avoir une attitude réduite par rapport à la dimension sémantique du texte.

Cet exemple décrit un point de départ "naturel", "naïf" : ma position de lecteur du sens d'un texte. Un obstacle adaptatif me fait découvrir la possibilité de dissocier texte-pour-le-sens et texte-pour-la-correction. Ne s'agit-il pas là d'une réduction ? Je peux changer d'attitude par rapport au texte, je peux suspendre le point de vue sémantique, le mettre entre parenthèse, et j'ai même développé une technique de pensée pour le réaliser. La répétition de cette expérience m'en donne une certaine expertise qui me permet d'être en projet de l'accomplir.

Dans cet exemple, plusieurs aspects sont facilitateurs :

- Il y a une tâche à accomplir qui soutient, préside, à l'organisation temporelle de ma conduite. Je n'ai pas besoin d'introduire et de guider la

séquentialisation de mes actions, la tâche est elle-même structurée séquentiellement du fait de l'organisation syntaxique et textuelle. Le cas serait très différent avec par exemple la lecture d'une carte, où ce qui dominerait dès le départ, c'est le caractère simultané, non pré-temporalisé, des informations. Toute action, devra, dans ce second cas, être déterminée et soutenue par une organisation séquentielle qui sera mienne puisque l'objet n'en propose aucune.

- Il y a des résultats tangibles à obtenir qui me confrontent à la perception de ma réussite (il y a des capteurs permettant d'évaluer l'écart au but), il y a donc de vrais critères de réussite et d'échec qui peuvent susciter des réactions de ma part (ce n'est pas le cas de toute les tâches et encore moins des activités non finalisées).

- Le caractère suspensif de la réduction des effectuations sémantiques est "complété", "soutenu" par la focalisation sur une autre effectuation que j'essaie de rendre prioritaire. La réduction dans ce cas n'est pas seulement abstention, elle est aussi décentration sur/par une autre activité.

Serait-ce possible de m'engager dans une réduction seulement privative ?

C'est une question qui engage plus largement que ce seul exemple. Peut-être même cette question est-elle au coeur de tout passage réductif ? Si je prends l'exemple de Desanti (1992) qui propose d'entendre quelqu'un parler en suspendant toutes ses compétences linguistiques :

« [p104] Dans le cas présent, il nous faut accepter que notre "compétence" linguistique usuelle nous fasse défaut : notre double compétence sémantique et syntaxique, selon laquelle toi et moi nous nous repérons dans notre échange langagier, retenant chaque fois les significations de notre parler et [p 105] demeurant orientés, toujours à nouveau, vers le sens de ce qui est encore à dire et à écouter. Laissons de côté cette façon habituelle de procéder. N'approchons pas le phénomène du flux de la parole par la médiation du sens que le discours paraît déployer. Suspendons les "actes" d'effectuations de ce sens et tenons nous fermement à notre décision. » Desanti J-T, 1992, *Réflexions sur le temps*. Grasset, Paris.

J'observe que dans cet extrait l'auteur nous propose un but : "n'approchons pas ... suspendons ..." , mais qu'il ne donne pas d'indications procédurales en tant que telles, tout au plus commente-t-il les actes procéduraux (il les qualifie, il ne les décrit pas). Son commentaire est lui-même ambigu dans la mesure où il oscille entre une forme passive : "il nous faut accepter..."

nous fasse défaut" qui laisserai entendre que cela va se faire tout seul et que ce qui est déterminant c'est d'accepter (il privilégierai la dimension du lâcher prise, l'accès à une forme de passivité); et une forme active, décrite globalement: "Laissons de côté ... N'approchons pas ... Suspendons les actes ..." qui ne précisent pas comment faire pour laisser de côté l'habituel, qui par construction revient sans cesse.

(Les philosophes ne sont-ils pas intéressés par la description procédurale fine, ou ne savent-ils pas la faire, ne l'ayant jamais thématisée méthodologiquement? Pourtant, comment est-il possible de décrire une pratique sans en donner le procédural? Et il s'agit bien d'une pratique que nous propose l'auteur: "Je supposerai donc que le lecteur qui aborde ce diagramme pratique la phénoménologie. La supposition n'est pas gratuite puisqu'il vient de lire, en essayant de les comprendre, les analyses qui précèdent. Et il n'aurait pu comprendre, s'il n'avait pas vérifié par lui-même, dans son intuition propre, le sens pour lequel les phrases du texte donnaient des indications d'exécution. Il a donc pratiqué, au moins in situ, dans le texte même, les démarches phénoménologiques exprimées par son organisation discursives." p 137.)

On retrouve cette description globale biface dans d'autres passages: "Il nous faut pour ainsi dire, retirer les peaux successives qui recouvrent ce phénomène et le masquent sans l'abolir cependant. Mieux vaudrait dire: il faut les laisser s'en aller, accepter qu'elles se retirent, et se garder de faire ou de penser quelque chose pour les retenir encore" p 105. Ce que l'on sait encore, sous la forme d'un autre commentaire: "c'est à un exercice difficile que je nous invite, toi, moi, et notre éventuel lecteur", ou bien "... cette pratique, en somme proprement ascétique ...il nous importe de résister encore à une tentation, ..." p 106, c'est à quel point tout cela est difficile, ascétique, qu'il faut résister à la tentation.

J'ai essayé d'atteindre le but que propose l'auteur et j'éprouve quelques difficultés à le faire de façon délibérée: je n'arrive pas à m'abstraire du sens de ce qu'une personne dit, et encore moins du découpage syntaxique et syllabique. Alors que j'ai l'expérience dans certaines conférences d'y arriver bien malgré moi. Mais dans le premier cas, l'essai de suspension s'accompagne d'un supplément de vigilance pour porter attention au reste, alors que dans le second il s'agit d'un abandon généralisé, et la vigilance ... Quand j'écoute parler dans une langue étrangère, ce qui constitue une suspension imposée de mes compétences linguistiques, je reste à l'affût de la

valeur expressive, ou du rythme intonatif. Cette dernière remarque m'aide à connecter une expérience où je sais que j'arrive à suspendre mes compétences linguistiques dans l'écoute d'une parole, mais à la condition d'en mobiliser d'autres: par exemple si je veux restituer le phrasé mélodique de la façon de s'exprimer de la personne qui parle (technique d'accord dans le cadre de la PNL), je peux porter une attention purement musicale à son discours, sans m'arrêter à la composante sémantique, syntaxique ou phonologique. Cependant l'analyse réflexive me montre que je n'y parviens qu'à la condition d'être en projet de le chanter immédiatement après, et de plus, de le faire réellement (pas seulement chanter dans ma tête, mais le vocaliser). Je ne suis pas sûr de pouvoir suivre l'auteur jusqu'à la suspension qui fait qu'il ne restera plus qu'un pur flux de son, porte d'entrée à l'analyse phénoménologique orientée vers la conscience intime du temps. J'en comprends l'idée, mais je suis incapable, pour le moment, d'en faire l'expérience. Et je reste avec ma question procédurale: comment ceux qui y arrivent s'y prennent-ils? Ou, plus radicalement: y a-t-il des personnes qui savent le faire?

Peut-il y avoir une réduction purement suspensive?

Tous les exemples qui me viennent, témoignant d'une réduction: écoute du psychothérapeute, travail du peintre figuratif, analyse de la structure de l'énonciation et non du contenu, prise en compte distincte de l'intention et des moyens, tous sont accompagnés d'une autre activité, le caractère d'absence ne composant qu'une dimension de la description de la conduite.

Si je prends comme exemple l'écoute thérapeutique, qui vise à accueillir ce que dit l'autre de façon relativement neutre, ou en tous cas d'une manière où les projections, les commentaires internes, sont aussi accueillis pour être laissés à leur place de réactions personnelles. Il y a bien là une activité d'écoute particulière qui suspend les jugements de valeur, qui suspend le fait que je prenne pour moi au premier degré ce que me dit l'autre, même si apparemment c'est à moi qu'il les adresse. Il y a donc une attention qui se dégage des réactions d'implications personnelles habituelles qui s'ouvre à l'accueil du sens latent de ce qui s'exprime de toutes les manières. Bien sûr, toute l'activité d'un psychothérapeute n'est pas sur ce mode, il intervient aussi, il questionne, il propose.

Mais quant à cette position d'écoute, il y a bien là, me semble-t-il, un exemple flagrant de réduction: moi, impliqué dans une situation dialogique intense,

chargée émotionnellement, complexe du point de vue de l'analyse cognitive et de la multiplicité des niveaux de ce qui s'exprime: je ne suis plus dans ma position d'écoute habituelle (ordinaire, c'était le premier mot qui me venait), j'ai suspendu mon adhésion spontanée à ce que dit l'autre, mais sans m'en désintéresser (ce n'est comme d'essayer de s'abstraire d'un discours importun); j'écoute ce qu'il ne dit pas mais qu'il exprime non verbalement et ou à travers la façon dont il verbalise; je ne me laisse pas répondre intérieurement ou extérieurement sur le mode habituel.

Le dialogue suivant, fictif quant à la présence d'un interlocuteur, réel quant à la conduite du dialogue intérieur, se déroula alors. Vous y reconnaîtrez la manière de l'entretien d'explicitation, particulièrement utile dans l'élucidation de ce déroulement d'actions:

« Et maintenant que vous nous avez dit tout ce que vous ne faites plus quand vous écoutez de cette manière, je vous propose si vous en êtes d'accord de revenir sur ce que vous faites quand vous vous abstenez de faire tout cela? » Me demanda l'explicitateur de service.

« Eh bien, il me semble que je ne fais rien. »

« Et comment vous y prenez pour ne rien faire? »

« ... je ne sais pas trop ... ? »

« Je vous propose de prendre le temps de laisser revenir un moment où vous êtes en train de ne rien faire de la manière dont vous savez le faire, ... faites moi signe quand vous saurez que vous l'avez retrouvé ... »

« oui, ça y est, je revois une personne que je suis en train d'écouter ... »

« A ce moment, où vous êtes en train d'écouter, que faites vous quand vous ne faites rien? »

« Je n'élabore pas de pensée, où je ne les encourage pas à se poursuivre, c'est à dire que c'est intérieurement silencieux, sans dialogue interne, ni image »

« Il me semble que ce que vous décrivez là c'est encore de l'ordre de ce que vous vous abstenez de faire, y a-t-il d'autres aspects, quels qu'ils soient, qui accompagnent ce silence du dialogue interne? »

« Je garde une attention très légère sur la persistance de ce silence. Mais sinon, ce qui domine, c'est l'attention orientée vers l'autre, avec l'impression que les sens sont indistincts, je ne suis pas attentif spécialement à ce que je vois ou j'entend, mais à tout à la fois, y compris à mon ressenti, rien n'est privilégié, mais je n'ai pas l'impression de le faire, mais plutôt de me maintenir dans une position indéterminée, et de rester dans l'attente passive (sans vouloir qu'il se passe une chose particulière,

non tendu vers un résultat) de manière vigilante.

Par quoi commencez vous pour ne rien faire ?

Je ne sus pas y répondre seul. Mais plus tard, revenu à ma base, je me suis fait aider. J'ai sollicité la médiation experte d'une intervieweuse, et je pus trouver des éléments de description audelà de l'indicible où l'absence de médiation m'avait laissé. Mais ceci est une autre histoire

Pour le moment, je choisirai de reprendre ces éléments de description à propos du troisième mode d'accès à la réduction : quand la réduction sera visée de manière potentielle sans savoir en quoi elle va consister. Car, tous les exemples que j'ai pris, y compris celui proposé par Desanti suppose le saut réductif déjà opéré par quelqu'un. Dans la proposition de Desanti, le seul fait de proposer la suspension de mes compétences linguistiques, suppose la réduction conçue dans son principe. Le changement de point de vue s'est déjà opéré pour penser écouter le discours de quelqu'un sans prendre en compte le sens de ce qu'il dit !

Dans le premier cas, la réduction s'opérait par la médiation de "la résistance du réel" à mon activité assimilatrice, dans les autres exemples il y a projet explicite de réduction par la médiation sociale, intersubjective, de celui qui l'ayant déjà pratiquée me la propose comme chemin d'expérience (déjà pratiqué).

Attendez ... n'y a-t-il pas là un point particulièrement délicat ? Ne serais-je pas en train de projeter mes propres valeurs de voyageur en parlant de "chemin d'expérience" ?

Ne sommes nous pas confronté au fait que la médiation de l'autre ne produit un effet que pour autant que je me l'approprie, que pour autant que je me mette en activité. Mais en activité de quoi ? Ne faut-il pas à présent distinguer soigneusement entre une compréhension intellectuelle de ce qui est proposé et l'expérience de ce qui est proposé ? N'y a-t-il pas le risque qu'ayant compris intellectuellement que l'on me suggère de m'abstraire des aspects sémantiques et syntaxique dans l'écoute du discours de l'autre je me contente d'acquiescer à cette proposition simplement parce- qu'elle m'est devenue intelligible, sans pour autant essayer réellement de faire l'expérience de pratiquer cette suspension. Quelle valeur, quelle limite à ma compréhension de cette suspension si je ne l'ai pas pratiquée ? Si je n'ai pas découvert lors de mes premiers essais que c'est plus facile ou plus difficile qu'il n'y paraît, ou même simplement si la proposition de réduction est possible. Peut être tel auteur propose-t-il d'opérer une réduction qu'il n'a pas lui-même pra-

tiqué et son disciple se retrouve en train de tenter quelque chose qui se révèle pratiquement impossible (c'est à dire psychologiquement impossible) ?

Il y a bien là un chemin d'expérience, qu'il faut distinguer de la simple compréhension discursive. Peut être même faudrait-il reprendre les trois aspects distingués par le bouddhisme tibétain entre : la compréhension intellectuelle, le fait d'en avoir réellement fait l'expérience et le fait d'en avoir la réalisation (une forme d'expertise créée par le renouvellement de l'expérience).

Quelle sera alors la place de l'écoute silencieuse célébrée par tant d'auteurs.

Quelle sera la place du mouvement passif proposé comme modèle de l'effectuement de la suspension ?

Par exemple : « Phenomenology begins in silence. Only he who has experienced genuine perplexity and frustration in the face of phenomena when trying to find the proper description for them knows what phenomenological seeing really means ». H. Spiegelberg, 1982, *The phenomenological Movement: a Historical introduction*. p 693,

Et encore : « Pour rendre cette difficulté sensible, prenons comme exemple ce qui est maintenant à notre portée. Ce flux de paroles que nous venons d'émettre, toi et moi, depuis que nous avons entrepris de converser. Notre problème, tel qu'il se dessine à partir de ce qui a été dit, est de tenter d'appréhender le phénomène. Un flux à l'état pur. Il nous faut, pour ainsi dire, retirer les peaux successives qui recouvrent ce phénomène et le masquent sans l'abolir cependant. Peut-être ais-je tort de dire "il faut retirer". Mieux vaudrait dire : "il faut les laisser s'en aller, accepter qu'elles se retirent", et se garder de faire ou de penser quelques chose pour les retenir encore. C'est cela qui est difficile : nous plier à cette espèce particulière d'abstraction qui nous porte à nous absenter de ce qui de nous est le plus familier, à ne pas le prendre en compte. » p 105, Desanti J-T, 1992, *Réflexions sur le temps*. Grasset, Paris.

Supposons. (début d'esquisse)...

Le matin, en se levant, ce psycho phénoménologue a décidé de poser sur son "établi à phénoménologiser" un objet : par exemple le sommeil, ou peut être un aspect du sommeil, par exemple : l'éveil, ou le rêve, ou l'endormissement. Nous avons dit qu'il ne pouvait volontairement passer en régime réductif. Il a donc une visée. Qu'il le veuille ou non, dans un premier temps, cet objet d'intérêt est visé de manière naïve dans le cadre pré réfléchi de ses conceptions habituelles attachées au sommeil, ainsi que tous les horizons non moins pré réfléchis qui sont silencieusement présents (expérience non réfléchies, croyances, valeurs, contrats

personnels ...) Il est donc dans une visée "en structure", en ce sens qu'il y a bien un contenu visé, mais il sait que ce contenu, il ne peut le viser dans un premier temps qu'à partir de l'attitude naturelle, sans savoir en quoi consiste, pour lui, les limites de ce naturel. Il vise donc une cible qui n'existera dans son contenu défini, que lorsqu'elle sera atteinte. Il vise ... La structure de cible, relativement à un contenu qui l'intéresse, mais dont il ne sait pas encore ce qu'il sera au moment où lui aura changé de position.

(Subrepticement, je viens d'introduire une nouvelle temporalité : celle de l'expérience cumulée de tous les phénoménologues qui ont édités un manuel - introuvable, mais que j'ai eu le bonheur de consulter alors que je n'en avais plus guère besoin (note du surveillant de l'auteur : c'est ce qu'il croit !) - Qui précise, dès le premier chapitre : attention ! Le début du travail se fait dans l'opacité, accompagné de la croyance irrépressible que vous êtes déjà dans la clarté réductive ; attention ! Quand vous avez ce genre de pensées de clarté, vous êtes précisément dans le noir. Mais ne vous découragez pas, c'est normal (nb : Nous savons bien que vous ne croyez pas ce que décrit ce manuel. Nous vous suggérons de le relire, après....)

Et la marche à suivre alors ? N'avait-elle pas été promise ? Car dans cette analyse, les obstacles à ce changement de position se dessinent, mais pas les moyens pour les dépasser.

En fait, la solution pratique est apparemment simple :

Il est impératif de ne rien faire !

Et quand vous faites rien vous faites quoi ? Rétorqua l'explicitateur de service. He bien, c'est probablement ce que Husserl a nommé "epoché" ou suspension du jugement. Merci. Et quand vous suspendez votre jugement vous vous y prenez comment ? (On reconnaît là, l'obsession procédurale propre aux explicitateurs patentés experts en techniques d'aide à l'explicitation au sens vermeschien du terme). La difficulté majeure dans la suspension est de s'arrêter. La seconde difficulté est de continuer à s'arrêter ... Pendant un temps suffisant pour qu'apparaisse autre chose que ce qui était déjà présent avant l'arrêt.

Oui. Mais ce que vous dites là, c'est encore un commentaire !

En quoi consiste le fait de s'arrêter ? Comment vous l'initialisez ? Comment vous le maintenez ? Comment savez-vous que c'est suffisamment longtemps ? Et s'il ne se passe rien ? Est-ce que ça s'apprend ?

Du calme ! Le soleil brille, les arbres sont en train de changer de couleurs, passant par transition du vert vers le

jaune d'or, le rouge, l'été se termine, mais la lumière est encore très chaude. Bien sûr ce n'est pas aujourd'hui que je vais terminer ce récit, depuis que je suis revenu de cette expédition, il me reste à mettre au propre de nombreux carnets. Mais je vois bien que maintenant le concept de réduction n'est déjà plus le même.

Janet avait établi une hiérarchie des conduites sur la force de présence qu'elles demandaient, par exemple écrire un texte abstrait est moins difficile que de rendre une invitation. Il avait introduit la notion de tension du présent. Piaget a montré à travers les stades de l'élaboration de l'intelligence qu'il existe une hiérarchie d'abstractions qui supposent pour être abordées d'avoir construit les outils cognitifs correspondants.

Avec la réduction, on voit émerger des réalités qui ne sont accessibles que par un geste de désidentification. Il ne s'agit pas de niveaux d'abstraction (quoique cela pourrait beaucoup y ressembler) parce qu'une réduction engage toujours la personne, parce qu'elle ne peut être seulement la pensée de la réduction (quoique cela soit possible d'avoir une approche intellectuelle de la réduction) mais l'expérience de la réduction.

Ainsi, quand dans le cadre d'une formation j'essaie de faire passer la différence entre le contenu de ce qui est dit et la structure de ce qui est dit, ainsi quand il est proposé de distinguer non pas le contenu de l'évocation mais sa texture sensorielle. La difficulté ne vient pas seulement d'une abstraction difficile à saisir mais de la nécessité pour en faire l'expérience d'être sorti d'une attitude habituelle, naturelle, évidente de notre relation à ce que dit l'autre.

Quelle belle perspective



Les potins de l'explicitation...

par Claudine Martinez

A. Dauty a assuré en juin à Caen une conférence auprès de formateurs des GPLI (Groupe Permanents de Lutte contre l'Illettrisme) ; en octobre il assure deux journées d'une formation de sept jours pour des conseillers de bilan.

Nadine Faingold anime une journée de sensibilisation le 26 septembre au CNEFASES auprès de Conseillers techniques et le lendemain à l'IUFM de Poitiers elle débute la première journée d'un cycle de six dans l'année : explicitation et analyse de pratique.

Claudine Martinez assure en novembre à Grenoble deux jours de formation à l'EdE dans un cycle de deux fois deux jours avec des enseignants de l'IUFM.

Association Métamorphoses, Catherine Coudray, Maryse Maurel, Jean-Pierre Ancillotti : 26 et 27 septembre deux premiers jours d'une formation EdE auprès de travailleurs sociaux; 3-4 octobre 5ème et 6ème jours d'analyse de pratique réflexive avec des

chargés d'accueil de jeunes en difficultés; 5 octobre 1/2 journée "portes ouvertes" pour des enseignants en vue de la constitution d'une formation EdE; inscriptions encore ouvertes pour le stage à venir qui débute le 19-20 octobre; idem pour le célèbre stage "piscine et EdE" à Vallauris début juillet 1997;

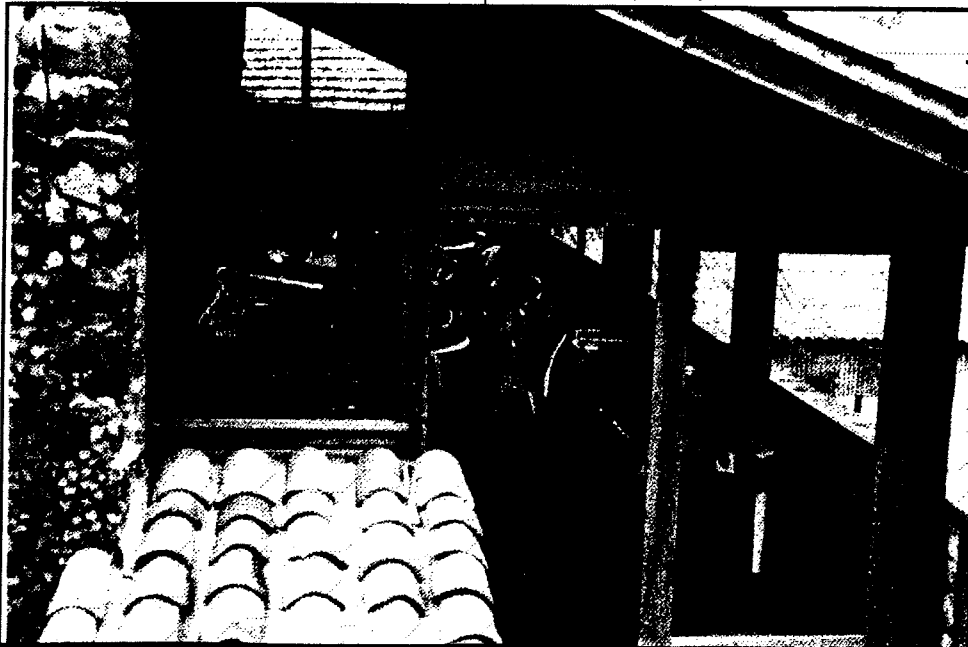
Jean-Pierre Ancillotti assure cette année un module de formation à l'EdE dans le cadre du DESS de psychologie du développement à l'Université d'Aix en Provence.

Catherine Le Hir et Pierre Verersch sont allés au Québec au mois d'août former à l'Université Laval, sur cinq jours, les anciens collègues de Maurice Legault (département EPS) et les nouveaux (département Sciences de l'éducation).

Dans le même format PV est passé dans l'autre hémisphère à l'île de la Réunion faire travailler les psychologues de l'AFPAR. Le 25 septembre il a fait une conférence près de Clermont-ferrand pour une trentaine de formateurs, psychologues cliniciens, responsables de formation dans le domaine du PEI. En novembre ce sera en Suisse à Genève et Yverdon.

Le séminaire Psychologie et phénoménologie reprend le 14 novembre à Ulm, il sera complété par un atelier méthodologique réservé à ceux qui ont suivi le séminaire de l'an dernier. Le 7 novembre il est prévu une réunion avec l'équipe de Barbier sur les savoirs et la pratique, et probablement j'assurerai un petit module dans son DEA sur l'épistémologie du singulier.

Peut-être en lisant cette rubrique cela vous donne envie d'envoyer de vos nouvelles ? Pourquoi ne pas le faire ? Peut-être cela vous pose questions de savoir comment va évoluer cette rubrique ? On en parle ?



AGENDA 96-97

Séminaires

vendredi 11 octobre 1996
vendredi 29 novembre 1996
vendredi 24 janvier 1997
vendredi 4 avril 1997
vendredi 30 mai 1997

Saint-Eble

du mardi matin 26
ou vendredi après-midi 29
août 1997